

Anthropologie et Sociétés



Nadia MOHIA-NAVET : Ethnologie et psychanalyse. L'autre voie anthropologique. Préface d'Yvan Simonis, coll. Psychanalyse et civilisations, Paris, L'Harmattan, 1995, 233 p., bibliogr., ann.

Denis Morin

Volume 20, numéro 2, 1996

Algérie. Aux marges du religieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015424ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015424ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morin, D. (1996). Compte rendu de [Nadia MOHIA-NAVET : Ethnologie et psychanalyse. L'autre voie anthropologique. Préface d'Yvan Simonis, coll. Psychanalyse et civilisations, Paris, L'Harmattan, 1995, 233 p., bibliogr., ann.] *Anthropologie et Sociétés*, 20(2), 167–169. <https://doi.org/10.7202/015424ar>

profond des différences. Pour les aborder sans risquer de les réduire aussitôt, l'auteure insiste sur l'importance de l'imaginaire et des croyances kabyles qui expliquent les résultats des thérapies traditionnelles. Elle se place dans la ligne des travaux de Sami-Ali, qui signe la préface de son livre, pour développer cette hypothèse. Il m'a semblé sur ce point que l'auteure ne développait pas assez les débats si importants qui règlent la distinction entre les croyances culturelles et le discours anthropologique et psychanalytique, puisque le travail de l'imaginaire et le « croire que ça marche » comme conditions de l'efficacité des thérapies ne signifient pas que ça marche pour les raisons que l'on croit.

La scène culturelle à laquelle nous adhérons — comme un adhésif — par nos croyances porte les leurres nécessaires à ces adhésions. Comment penser alors les rapports entre une anthropologie psychanalytique et les thérapies traditionnelles ? Ou bien cette anthropologie se limitera à des interprétations du dehors, sans accès à ce qui fait l'efficacité des thérapies, ou bien elle voudra participer aux thérapies, les renouveler ou les fonder autrement et dans ce cas, elle ne pourra faire l'impasse sur les nouveaux leurres qu'elle mettrait en place et les croyances qu'ils supposent. Les rencontres entre l'anthropologie, la psychanalyse et les thérapies ne devront-elles pas, en effet, aborder la question des leurres si actifs aussi bien en anthropologie et en psychanalyse que dans les croyances des cultures traditionnelles ?

Nadia Mohia-Navet met en route la réflexion sur bien des dossiers et n'est pas avare de propositions ; elle produit de nombreuses hypothèses, parfois très affirmatives, mais notre réflexion est stimulée et les débats sont nombreux et ouverts. Début d'une œuvre plus qu'œuvre accomplie, ce livre participe de plein droit aux débats relancés des anthropologues et des psychanalystes. J'ai lu ce livre avec un intérêt constant et les envies de réagir n'ont pas manqué. Analyser ce livre dans un séminaire d'anthropologie psychanalytique porterait à coup sûr la discussion sur un terrain dialogique dont les enjeux seraient vite apparents.

Yvan Simonis
Département d'anthropologie
Université Laval

Nadia MOHIA-NAVET : *Ethnologie et psychanalyse. L'autre voie anthropologique*. Préface d'Yvan Simonis, coll. Psychanalyse et civilisations, Paris, L'Harmattan, 1995, 233 p., bibliogr., ann.

Nadia Mohia-Navet se propose d'alimenter un vieux débat sur l'ethnologie et la psychanalyse par une interrogation fondamentale du champ épistémologique occidental dans lequel se sont développées ces deux disciplines qui, comme le soulignait en d'autres termes Michel Foucault il y a de cela vingt ans, traversent le domaine entier des sciences humaines par leurs pratiques, leurs concepts et leurs interrogations.

La première partie de son ouvrage, « Une analyse socioculturelle », témoigne d'une pratique ethnologique singulière qui l'amènera, entre autres, à conceptualiser dans la deuxième partie de son livre ce qu'elle désigne comme une pratique d'« analyse socioculturelle » destinée à débusquer un « refoulement socioculturel » actif au sein de la discipline. Il s'agit de textes ethnographiques, tous construits selon la même logique : l'auteur y envisage son rapport à l'Autre dans sa pratique de terrain comme un lieu favorable au retour de certains souvenirs et traits culturels de sa culture d'origine qui permettent de lever l'hypothèque du « refoulement socioculturel ». Dans la deuxième partie de son livre, « Théorie », l'auteure remet en question les leurres fondamentaux portés par l'épistémologie occidentale et que véhicule une certaine pratique de l'ethnologie. Elle évoque au passage de grands auteurs tels Lévi-Strauss et Freud avec lesquels elle amorce un débat sur les fondements de leurs pratiques et de leurs théories. Selon l'auteure, l'ethnologie ne pourra faire l'économie de son passage par la psychanalyse, tout comme cette dernière ne pourra restreindre son champ d'intérêt à la seule individualité, puisque celle-ci s'enracine d'abord dans le social.

L'originalité de la position de Mohia-Navet dans ce débat tient essentiellement de ce lieu nouveau à partir duquel elle interroge l'ethnologie (ou ce qu'elle préfère désigner comme l'ethno-anthropologie) et la psychanalyse : la place qu'occupe ce qu'elle appelle « le primitif anthropologue » ou encore « l'anthropologue indigène ». Femme d'origine kabyle, d'entrée de jeu et dès l'introduction, l'auteure explique cette démarche singulière qui l'a conduite d'un « malaise éprouvé à travailler dans une discipline où [elle] ne parvenait pas à [se] reconnaître en tant que sujet épistémologique à part entière » (p. 18) à une pratique de terrain comme ethnologue à l'occasion de laquelle elle rencontre un Autre qui se fait le miroir de sa propre position à l'intérieur d'une discipline fondée sur une épistémologie étrangère à sa culture. À travers ce parcours et cette pratique, elle identifie ce statut d'exilée interne au sein de l'ethno-anthropologie auquel l'a contrainte son identité socioculturelle du fait qu'elle appartient à l'une de ces sociétés « ethnologisées » ou « non-occidentales » ; elle rencontre ce statut qui est l'objet d'étude de la culture occidentale. Elle souligne au passage les rapports entre son malaise quant à son identité socioculturelle et la difficulté singulière qu'elle a déjà rencontrée à propos de son identification sexuelle dans une société d'origine où il « n'y avait pas de place [...] pour la femme [qu'elle est] » (p. 24).

Ces positions, tant subjectives que socioculturelles, inconfortables pour l'auteur durant une période de sa vie et de ses recherches, deviennent le cadre privilégié à partir duquel elle remet en question, sur le fond, les enjeux psychiques et culturels à l'œuvre dans sa pratique d'ethnologue indigène. Elle y reconnaît ce qu'elle estime être un mécanisme de « refoulement culturel » par rapport à sa culture d'origine et associe le cadre de la culture occidentale aux rouages de ce mécanisme par le détour d'une discussion sur l'acculturation. Sur la base de son expérience personnelle et professionnelle ainsi qu'à partir de la théorisation qu'elle en fait, elle pose les jalons d'une critique de l'illusion du savoir sur les autres cultures que perpétue un certain regard ethnologique enraciné dans une *ratio* (pour reprendre un terme de Foucault) spécifiquement occidentale et greffée sur un

impérialisme culturel porteur d'une méconnaissance de l'Autre. Elle interroge l'origine, les implications et les conséquences d'un tel regard occidental et propose quelques éléments de réflexion et une théorisation des processus en jeu, théorisation qui implique le remaniement de certains concepts psychanalytiques, dans la quête d'une solution à l'impasse qu'elle entrevoit pour la connaissance et le savoir ethnologiques.

La démarche de Mohia-Navet renouvelle la manière d'interroger l'édifice anthropologique, elle a aussi l'avantage de la lucidité sur ces socles de l'épistémologie occidentale que la pratique scientifique a toujours cherché à justifier en élevant sa méthodologie au titre de règles scientifiques, question de mieux se leurrer dans sa quête de Vérité (par exemple la « distance socioculturelle » comme condition d'objectivité). Toutefois, nous aurions tendance ici à lui reprocher un style de réflexion, par moment rapide et affirmatif voire un peu naïf (lorsqu'elle critique trop courtement Lévi-Strauss et Freud), qui en reste à la critique d'une pratique ethnologique qu'elle présente essentiellement comme un handicap ou un obstacle à la Vérité, plutôt que de l'analyser pour en dégager les notions qui l'organisent et rendent possible le mode même par lequel l'Occident *se lie* aux autres cultures. Et n'est-ce pas là le lieu même où la psychanalyse convie l'ethnologie, celui de l'étude du rapport à l'Autre ?

L'auteure pointe judicieusement les enjeux en cause, mais ne recule-t-elle pas devant les questions cruciales que pose ce qu'elle dénonce ? Tout au cours de son argumentation, et par le recours trop rapide à certains concepts psychanalytiques, elle semble par endroits captive de la problématique d'une quête de la Vérité unique où, à la place d'un savoir universel sur *le rapport à l'Autre*, elle substitue la possibilité d'une multitude de vérités *sur l'Autre* qui pourraient s'additionner.

En dépit de cette note critique, ce livre soulève des questions très intéressantes qui invitent à un déplacement du regard ethnologique sur le rapport de chaque culture à l'Altérité. Le débat intellectuel avec l'Autre, auquel Nadia Mohia-Navet convie le lecteur, et qui implique la psychanalyse et l'ethno-anthropologie, ne peut que stimuler la réflexion de chacune de ces disciplines quant à leur savoir sur l'humain. Nous acceptons l'invitation judicieuse de l'auteure lorsqu'elle écrit : « les sciences humaines en général, ces disciplines en particulier [ethno-anthropologie et psychanalyse], ne peuvent s'exporter, se transmettre d'une société à l'autre comme se transfèrent les technologies, et [...] leur appropriation par les chercheurs et les praticiens non occidentaux passe nécessairement par une démarche déconstructive et reconstructive de la théorie établie, à la faveur de laquelle peut se justifier leur intérêt spécifique vis-à-vis de la connaissance acquise » (p. 212).

Denis Morin
Groupe interdisciplinaire freudien de recherches
et d'interventions cliniques et culturelles
Québec
